

d'autres plus habiles pourraient leur corriger, jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes acquis l'habitude d'être exacts et précis.

La *convenance* enfin assortit le langage aux idées, aux circonstances de temps et de personnes, en rapport avec l'objet de la lettre. N'écrivez pas sur le même ton à un ami ou à un parent qu'à un supérieur ou à un maître, à une personne d'un certain rang. Une lettre de bonne année ou de fête patronale diffère de ton d'une lettre de condoléance, d'excuses ou de reproches. Chacun doit se souvenir de ce qu'il est et de ce qu'il doit aux destinataires de sa lettre : usez de tact, de bon sens, d'éducation polie et de savoir-vivre.

Ex. : — Dans les *Etudes religieuses* (5 novembre 1901), le P. Paul Kerr, S. J., raconte en dix lettres son passage d'un collège de l'Etat à un collège tenu par les Jésuites. Nous donnons la *septième* lettre, écrite à sa sœur Jeanne ; l'on y trouvera les qualités de style que nous venons d'énumérer.

Chère sœur Jeanne,

Au reçu de cette lettre, que tu ne montreras pas à maman, tu iras dans la remise qui touche au pigeonnier. Tout dans le fond, à droite, en cherchant un peu, tu trouveras une pierre assez large en forme de dalle. Tu la soulèveras doucement, pour ne pas te faire mal, et, dessous, dans une boîte, tu verras un certain nombre de petits volumes bleus à cinq sous. Ne les ouvre pas, chérie : c'est du poison, fabriqué par un serpent à tête de singe, nommé Voltaire. Je serais au désespoir qu'ils te fissent la centième partie du mal qu'ils m'ont fait. Tu les prendras et tu les brûleras avec soin, pour qu'il n'en survive pas un feuillet. Avant de partir pour les Jésuites, j'avais détruit tous mes autres sales bouquins ; ceux-là, qui m'avaient beaucoup amusé, parce qu'ils renferment un esprit du diable, j'ai eu la faiblesse de les réserver pour les prochaines vacances. Mais je n'en veux plus ; tu vas savoir pourquoi.

J'ai trouvé un camarade qui s'appelle Jean, comme tu t'appelles Jeanne. C'est un fait exprès, évidemment, et ce qui le prouve, c'est qu'il te ressemble trait pour trait, j'entends au moral. Il est dévot, mais bon dévot, un dévot aimable, joyeux, franc comme l'or et pur comme de l'eau de roche. Je ne l'ai pas confessé, mais ces choses-là se voient. Le fait est qu'il m'a charmé et que, rien qu'à me voir en sa compagnie, je me sens devenir meilleur.

L'autre jour, durant une promenade, la conversation tomba sur ce Voltaire. On discuta ses mérites. Jean accorda tout ce que je voulus pour sa gloire littéraire, mais fut intraitable sur "son impiété hypocrite et immorale." Je lui demandai ce qu'il penserait d'un jeune homme de notre âge qui se plaindrait à ses œuvres ; il me répondit qu'il le plaindrait et qu'en tout cas, il ne voudrait à aucun prix de son amitié. — "Mais, tu ne les a jamais lues ! dis-je. — Dieu merci, non ; mais je sais qu'elles sont l'arsenal où tous les ennemis de la religion cherchent leurs armes, et qu'elles sont condamnées par l'Eglise. Pour un catholique, cela suffit." Et voilà. Comme je tiens médiocrement au titre de païen et beaucoup, en revanche, à l'amitié de Jean, flûte soit de Voltaire !